

Après « la classe ouvrière »

À propos de *Adieu Gary*, un film de Nassim Amaouche, 2009

dans une petite ville ouvrière d'Ardèche, les machines de la cimenterie délocalisée on ne sait où, partent par la voie de chemin de fer désaffectée remise en service pour la circonstance. Les ouvrier(e)s « du coin »¹, Français, immigrés confondus, sont désormais au chômage, sans grand espoir de retrouver un jour un emploi. Avec les machines disparaissent le travail ouvrier et « sa double vérité »² : « objective » de travail aliéné et exploité et « subjective » de « fierté »³ qu'incarne Francis (Jean-Pierre Bacri, admirable d'intelligence sensible). Ne restent plus que des « petits boulots » si dérisoires et/ou humiliants qu'ils excluent toute possibilité d'investissement subjectif quand ils ne ruinent pas par avance toute possibilité

GÉRARD MAUGER

d'« estime de soi ». Icham, l'un des deux fils de Francis, est employé à remplir les rayons d'un supermarché. C'est la « Semaine du fromage » : on lui fait arborer une casquette de souris grise. « La Semaine du poulet, ça sera des plumes dans le cul », lâche Francis. Maria, la voisine et compagne de Francis, teste sur elle-même de nouveaux médicaments. Une nouvelle forme de valorisation du « capital humain » : « cobaye » pour les industries pharmaceutiques. Les vieux ouvriers tuent le temps : au café, en jouant aux cartes, etc. Quant aux « jeunes », ils ont « décroché » un « petit boulot » comme Icham ou Nejma qui sert dans le bar du coin. Beaucoup « glandent » en bande, entre ennui, conduites de défi (se planter, par exemple, sur les rails comme un torero face au train qui arrive) et « *business* »⁴. Handicapé, Abdel (le frère de Nejma)

1. Cf. Nicolas Renahy, *Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*, Paris, La Découverte, 2005.

2. Pierre Bourdieu, « La double vérité du travail », in *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997, p. 241-244.

3. « Il existe un investissement dans le travail lui-même qui fait que le travail procure un profit spécifique irréductible au profit monétaire : cet « intérêt » du travail [...] contribue à rendre le travail acceptable au travailleur malgré l'exploitation ; il contribue même, en plus d'un cas, à une forme d'auto-exploitation », écrit Pierre Bourdieu, *ibid.*

4. Cf. Nasser Tafferant, *Le business. Une économie souterraine*, Paris, PUF, 2007.

deale du *shit* sur son fauteuil roulant, comme le faisait Samir (l'autre fils de Francis) qui s'est fait prendre et sort de prison au début du film. Tou(te)s rêvent de partir, mais pour aller où ? Et pour faire quoi ? Francis, ouvrier d'entretien, figure idéal-typique de l'*habitus* ouvrier traditionnel⁵, résiste à l'ennui : il bricole à la maison (la sienne et celle de Maria) et part chaque jour au boulot dans l'usine désaffectée, pour finir la réparation de la machine commencée avant la fermeture. « Je finis ce que j'ai commencé », explique-t-il, comme pour justifier l'apparente incongruité du geste... Avec lui s'éteint, sinon une « culture populaire », du moins un *habitus* ouvrier qui survit, incorporé en lui comme un vestige du passé, désormais obsolète, « inadapté »...

Mais, si le film de Nassim Amaouche décrit, avec ce genre de compréhension sociologique qui n'exclut pas une forme d'affection contenue, la fin d'un monde, il est aussi sous-tendu – comme le suggère son titre – par le thème de « l'héritage impossible ». Figure métaphorique

du fils privé d'héritage, adolescent mutique, José, le fils de Maria, passe ses journées à ne rien faire ou à regarder des films de Gary Cooper, attendant l'improbable retour d'un père qui ressemblait à la star hollywoodienne (il est définitivement parti avec la comptable), mais dont il n'a hérité que la fossette sur le menton. Icham, fils de Francis et d'une mère immigrée du Maroc à l'âge de quinze ans, décédée et enterrée en France trente ans plus tard, tente – non sans difficulté – d'apprendre l'arabe, avec le projet improbable de « retourner au bled » où Francis lui rappelle qu'« il n'a jamais mis les pieds »... En quête d'héritage, lui aussi, Icham (qui n'en joue pas moins à « flinguer les terroristes arabes » dans un jeu vidéo) tente de s'approprier un héritage culturel maternel imaginaire. Sortant de prison, Samir, enfin, ira travailler au supermarché avec son frère, remplissant, lui aussi, les rayons avec la casquette de souris sur la tête. « Il faut tenir », commente Francis, « c'est le début qui est le plus difficile, après on prend le rythme ». Épreuve initiatique douloureuse, « tenir » devient, au fil du temps, une habitude indolore, incorporée (« on n'y pense pas »), mais aussi, à terme, une « vertu » – courage, ténacité – fondatrice de l'estime des siens. Mais ces vertus qui avaient cours dans le monde ouvrier semblent devenues dérisoires dans le monde des employés précaires du supermarché. Samir « craque » très vite, « plantant là » les rayons et la casquette de souris (dont ni lui ni son père, n'ignorent le caractère humiliant). En fait, c'est au

5. « À côté d'une légitimité professionnelle, fondée sur les compétences et la qualification, émerge une légitimité de type agonistique construite sur le courage, la virilité, l'affrontement », écrit Olivier Schwartz (p. 293). La valorisation liée au travail se gagne aussi par l'aptitude à se dépenser dans une tâche, sans écouter sa fatigue, sans épargner sa peine, sans être avare de son temps. Ceux qui ont un emploi tirent une légitimité du simple fait « d'être toujours allés travailler » (p. 290) : la boulimie de travail, le volontarisme et la mobilisation, un *ethos* de dévouement à l'effort, fondent la dignité reconquise par l'endurance physique devenue propriété morale. Il s'agit de « tenir » : mot-clé d'un code de l'honneur masculin (Olivier Schwartz, *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, Paris, PUF, 1990).

nom de l'héritage paternel de « fierté » que Samir fuit le supermarché. C'est aussi cet héritage paternel implicitement revendiqué qui guide ses pas vers son père dans l'atelier où il répare « sa machine ». Imitant les gestes paternels, il y apprend le métier comme il s'apprenait autrefois : « sur le tas »⁶. En fait, Samir revendique, sinon une part de cet héritage ouvrier, du moins un emploi qui ouvre la possibilité de ménager cette « fierté » que les ouvriers avaient réussi à conquérir dans l'usine (« On n'est pas obligés de vivre comme des merdes », dit-il) : revendication légitime, mais sans doute inaccessible pour un jeune sans qualification et sortant de prison, alors que l'usine du coin a fermé...

Si donc « tout fout le camp » – la Maison du peuple n'est plus guère fréquentée que par quelques musulmans pratiquants – et si la quête d'héritage semble vouée à rester vaine, le beau film de Nassim Amaouche n'est pas pour autant un film sombre. Ce « monde dé-fait »⁷ échappe à la noirceur par la tolérance, la compréhension bienveillante, sinon la fraternité qui y règne. Entre les ouvriers français et immigrés, voisins et compagnons d'infortune. Si un voisin nouveau venu regrette la fermeture de la Maison du peuple qui abritait les syndicats et les associations de soutien scolaire et sa transformation *de facto* en mosquée, nul ne insurge pour

autant. Le « mariage mixte » de Francis et le bon voisinage rappellent utilement que le monde ouvrier n'est pas uniformément clivé par un racisme endémique. Entre hommes et femmes au sein des familles immigrées : si le frère *dealer* et handicapé interpelle son père qui « laisse sortir sa fille » avec une chemise d'homme qu'elle lui a empruntée, il demande aussi à Samir (qui vient de nouer une relation amoureuse avec elle) de ne pas s'opposer à son départ à Paris. La tradition et la religion cèdent le pas à l'émancipation des femmes. Entre pères et fils : si Francis « pousse sa gueulante » contre Samir qui a abandonné son boulot au supermarché, c'est moins parce qu'il ne comprend pas « la fierté » qu'il feint de lui reprocher (« T'es trop fier, toi, pour ce boulot ! Et comment ils font les autres ? Ils ont pas de fierté eux ? ») que parce qu'il s'inquiète pour son avenir et si Samir raille sa « fierté ouvrière à la con » (parce que dévaluée) et son syndicat « en faillite », c'est aussi par dépit de ne pas pouvoir en hériter...

Tolérance, compréhension, fraternité, entre ouvriers français et immigrés, entre hommes et femmes, entre pères et fils : dans le monde ouvrier que décrit Nassim Amaouche, il reste encore quelques ingrédients essentiels de la solidarité. ■

6. Un beau plan les montre brossant une pièce, animés du même mouvement synchrone.

7. Gérard Mauger, « Les ouvriers : un monde dé-fait », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 115, décembre 1996, p. 38-43.